

JOSÉ CABANIS

**PLAISIR
ET LECTURES**

★★

essais

nrf

GALLIMARD

Pour la jeunesse

UN ESPION CHEZ LE ROI-SOLEIL,
extrait des *Mémoires* de Saint-Simon (Reporters du passé).

Préface

aux CEUVRES COMPLÈTES de Julien Green
(Bibliothèque de la Pléiade).

A Roland Saucier.

Laclos

Quand Valmont veut rester dans sa chambre, pour y méditer à loisir, il fait dire à ses hôtes qu'il est *perdu de vapeurs*. L'excuse paraît naturelle, et ne le serait plus aujourd'hui. Je me suis longtemps demandé quel était ce mal, jadis si répandu, si vague, et que tout le monde semblait prendre au sérieux. Casanova cite le cas d'un Napolitain dont la rate était affectée de vapeurs qui le faisaient rire aux éclats, à tout propos, mais le mettaient en danger de mort.

Un abbé mondain du xvii^e siècle, prétend Saint-Simon, fut l'un des premiers à « connaître ce qu'on appelle des vapeurs... Il en était désolé, avec un tic qui à tous les moments lui démontait le visage. Il se faisait verser peu à peu une aiguière d'eau à la glace sur sa tête pelée, sans qu'il en tombât une goutte à terre. » L'abus du café et du chocolat passait pour la cause première des vapeurs. Plus subtilement, Rousseau les tenait pour la maladie des gens heureux. Il ajoutait, ce qui peut sur-

prendre : « C'était la mienne. » Les hommes, comme les femmes, en étaient donc atteints, mais vers la fin du siècle la guillotine parut guérir tous ces gens heureux. Sous l'Empire, plus de *vapeurs*.

J'ai la chance d'avoir mis la main sur un ouvrage paru en 1763, écrit par M. Pomme fils, de l'Université de Montpellier, et qui m'éclaire enfin : le *Traité des vapeurs* ou *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*. L'auteur voit l'origine de ce mal, jusque-là incurable, dans un « raccornissement du genre nerveux », c'est-à-dire un dessèchement des tissus. Il assure avoir triomphé de cas désespérés, en plongeant le malade dans un bain d'eau glacée dix heures par jour. Un traitement plus bénin avait fréquemment suffi : lait d'ânesse, tisane de poule, bouillon de tortue, ou « petit lait clarifié, aiguisé de vingt cloportes écrasés en vie ».

Une grande contrariété suffisait, pour qu'un homme robuste fût soudain affligé de vapeurs qui l'accablaient. M. Pomme parle d'un de ses amis, avocat, « homme méditatif et septuagénaire », qui avait perdu un de ses proches : « Dès ce moment, on le vit affecté de vapeurs. » Une inquiétude continuelle l'agitait, sa respiration était embarrassée. Bientôt, il suffoqua. M. Pomme eut recours à une médication de fortune : il emmena le patient en voiture, au galop de ses chevaux, par des chemins de campagne. Un mieux léger parut : « La voiture calma tant soit peu ce symptôme, la secousse s'opposa pour quelque temps au torrent

des esprits effarouchés. » Une rechute suivit, et on dut recourir aux remèdes ordinaires. Les cloportes firent merveille.

C'est dans la région du bas-ventre que se situaient d'ordinaire les *mouvements vaporeux* : « Gonflements dans les entrailles, *ructus*, vents inférieurs, grouillements ou borborygmes, passion flatueuse, et toutes les espèces de météorismes. » Les misères de la condition féminine favorisaient souvent, et redoublaient, ces phénomènes déplorable : les *femmes vaporeuses* étaient légion. Le mal gagnait promptement le cerveau, d'où il redescendait dans tout le corps. C'était un mal baladeur. « La tête, dit M. Pomme, est plus ou moins affectée; on y ressent une pesanteur qui en gêne les fonctions; et quelquefois une douleur très vive, peu étendue, que l'on nomme clou hystérique chez les femmes. Plusieurs personnes sont incommodées du battement des artères temporales; d'autres se plaignent d'un froid au sommet de la tête; la plupart ont des sifflements dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblements ou trémoussements de tout le corps. » A leur paroxysme, les vapeurs tournent à l'hystérie. Notre auteur constate qu'une vie sédentaire et voluptueuse, les passions violentes, suscitent inexorablement des vapeurs. Au contraire, les champs et les bois, une existence rustique et sainement occupée, en écartent les périls. Hippocrate, paraît-il, l'avait déjà noté : « Les femmes des anciens Scythes ne

furent jamais sujettes aux vapeurs. » Il est vrai qu'elles servaient toutes dans la cavalerie. Le progrès des Sciences et des Arts, une civilisation raffinée, créent donc un climat où les vapeurs naissent comme d'elles-mêmes. Au premier rang de ceux qui en souffrent, viennent les hommes de lettres. Tout de suite après, « les jeunes gens livrés aux excès de la débauche ». Celle-ci risque d'apporter une cause d'aggravation redoutable : le mal est presque sans remède, assure M. Pomme, « si le virus vérolique attaque un corps vaporeux ».

Je suis tenté de croire qu'il en fut ainsi pour Valmont, qui ne trompait donc qu'à demi en parlant de *vapeurs*, et aurait fait doublement des victimes. On comprendrait mieux pourquoi Cécile de Volanges se jette dans un couvent, et la stupeur, puis le désespoir de la Présidente. Quant au premier maillon de la chaîne, c'est chez M^{me} de Merteuil que je le chercherais sans hésiter. Je l'imagine femme à connaître son mal, qui doit venir de loin, à s'en accommoder, voire à s'en servir : la leçon qu'elle inflige à Prévant en paraît aussitôt fort cruelle. Sa vilaine âme, Dieu merci, passe enfin sur sa figure : elle y perd un œil. On parle de petite vérole.

Voltaire

J'ai lu avec grand plaisir le livre que M. Jean Orioux a consacré à Voltaire¹. Je l'ai lu il y a quelques mois, et depuis je tourne autour de ce personnage que j'ai peine à quitter, mais que je n'arrive pas à bien cerner, à définir. Quand Pigalle vint à Ferney sculpter le buste de Voltaire, on pensa qu'il ne pourrait fixer les traits d'un visage changeant « à chaque idée qui lui passait dans l'esprit ». Il faudrait essayer, cependant. Je me souviens d'avoir visité, vers la fin de la guerre, les caves de l'église Saint-Sulpice, où dans un coin d'ombre je tombai face à face avec le *Voltaire* de Houdon, mis à l'abri des bombes. Il n'avait pas « écrasé l'infâme », qui le protégeait maintenant. Avec le temps, tout s'atténue donc et se confond, les adversaires s'embrassent, les grands hommes deviennent statues. Je voudrais retrouver Voltaire tel qu'il mérite d'être encore, intraitable, provocant, et vivant.

1. *Voltaire ou la Royauté de l'esprit*, Éd. Flammarion.

« Je suis né vif et sensible », disait-il, et il disait vrai. La sagesse ironique qu'il affichait était une victoire sur une émotivité très vive, et même un peu folle. Il avait l'agenouillement prompt, la larme facile, puis se reprenait, et riait. Il était très tendre avec ses amis, et on relève dans sa vie, à tout moment, les signes d'une grande générosité. Quand il bâtit sa maison, rénove le pays d'alentour, prêche la paix, dénonce les hypocrites, quand un curé poursuit en justice des paysans et les menace de prison pour n'avoir pas payé la dîme, et que Voltaire s'interpose et paye pour ces malheureux, quand il parle de l'Inquisition en Espagne et montre qu'on peut « être un honnête homme sans être absurde », quand il défend la liberté de l'esprit et la tolérance à une époque où on envoyait les huguenots aux galères et où on exécutait les pasteurs surpris à prêcher, on l'admire, on l'approuve, on se dit que la vérité et la raison sont avec lui. Je me demande pourquoi je n'aime pas Voltaire.

Il résume l'esprit de son siècle. A Paris, Berlin, Londres, Saint-Pétersbourg, on rencontrait mêmes mœurs, même culture, même langue : la française. On s'était libéré des frontières, comme des préjugés, on goûtait les joies d'une société où chacun comprenait à demi-mot. On n'était plus dupe de rien, mais curieux de science, et sensible aussi : les lettres qu'on s'adressait à tout propos débordaient de protestations d'amitié et de fidélité. Dans cette

société heureuse, dégagée des ténèbres du moyen âge, Voltaire trône, et le titre au moins du vieux livre d'Arsène Houssaye était bon : *Le Roi Voltaire*. Il était persuadé que les hommes, avec lui, accédaient enfin à la maturité, et qu'ils faisaient désormais un départ très net et définitif entre ce que la raison peut savoir, et éclairer, et tout le reste, tenu pour billevesées et contes de nourrice. Il me semble que c'est cela qui me gêne, dès l'abord, cette certitude que tout ce qui n'est pas clair est superstition. Je crois que la vérité peut être *confuse*. Je me méfie de ces idées trop simples, de cette sagesse froide, et je me demande si le dernier mot de tout ne serait pas, au contraire, dans la zone d'ombre et de nuit que croyait avoir dissipée à jamais *Le Siècle des Lumières*. J'ai beau faire, je suis du côté de Rousseau qui a traversé ce siècle un peu comme un homme ivre, se débattant dans les ténèbres, tandis que les Philosophes éclairés l'observent et s'esclaffent. Voltaire était au milieu d'eux, les rameutant, et tenant pour fou ce sauvage de mauvaise compagnie. Il est bien vrai qu'auprès du seigneur de Ferney, Rousseau était un pauvre homme. Mais il y a cependant ceci : le *frisson nouveau*, ce n'est pas Voltaire, c'est Rousseau qui l'apporte.

Étrange contraste entre ces deux vies. Voltaire est ébloui par les puissants de la terre, les courtise, se plaît à en être courtoisé, mais veut surtout être leur égal dans leur propre domaine, et triompher

d'eux, s'il le peut, sur leur propre terrain. Il intrigue donc avec les prêtres, le Pape, les magistrats, les grands seigneurs, les rois, les financiers, les comédiens, les marchands de nègres, pour réussir et se faire une place ici-bas que nul ne pourra lui disputer, et il y parvient. Il a son château, ses paysans, son apothéose à la Comédie-Française où son buste est couronné de lauriers ou de fleurs, je ne sais, tandis que Rousseau, un bâton à la main, fait ses dernières promenades solitaires, et cueille encore quelques fleurs au bord du chemin. Lui aussi, il avait paru dans les salons des financiers, mais avec la maladresse parfois trop appuyée de celui qui s'égare, se juge, se reproche ses faiblesses, et finit par faire un éclat et prendre la porte. Le destin de Rousseau s'est joué sur un autre plan, dans un autre domaine que la réussite sociale, l'enjeu était autrement grave et pathétique. L'amour, la nature, la vérité, la justice, voilà ce qu'il n'a cessé de poursuivre, au milieu de toutes les contradictions, de toutes les misères, et perdant la face à chaque coup. Je préfère ces échecs répétés, ridicules si l'on veut, à l'habileté de M. de Voltaire à se pousser dans un monde qu'il raille et persifle, mais où il est très à son aise parce qu'il lui ressemble, passé maître dans ce tripotage fructueux entre gens du même bord, sur le dos de ce qu'il appelait *la canaille*. Celle-ci n'est pas toujours où on le dit. Je pense aux rapports de Voltaire et de Frédéric II, aux tours et aux mensonges

de ces deux coquins, chacun pétillant d'esprit, ce qui sauve tout, coquins tout de même.

Voltaire écrivait à ce cher ami : « Tant qu'il y aura des fripons et des imbéciles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde, et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde. Votre Majesté rendra un service éternel au genre humain en détruisant cette infâme superstition, je ne dis pas chez la canaille, qui n'est pas digne d'être éclairée, et à laquelle tous les jougs sont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui pensent. » Voltaire n'a jamais varié là-dessus, et j'ai bien du mal à lui pardonner cette division, qu'il croit définitive, du monde en deux : la « société réelle », faite des gens d'esprit à qui la vérité est bonne à dire, et tous les autres, peuple, paysans, boutiquiers, à qui on doit apprendre le catéchisme, c'est-à-dire à ses yeux le mensonge. « Il est fort bon, dit-il, de faire accroire aux hommes qu'ils ont une âme immortelle et qu'il y a un Dieu vengeur qui punira mes paysans s'ils me volent mon blé et mon vin. » Je respecte peu ce moraliste qui entend bafouer la vérité, et conseille de propager des sornettes quand il y va du salut de ses rentes. La vérité, Rousseau la bafouait aussi, mais avec quelle angoisse, quel tremblement, quels remords. Voltaire est un virtuose du mensonge, rien ne s'est passé exactement comme il dit, il biaise toujours. Il suffit de lire ses lettres : dans tout ce qu'il rap-

porte, la vérité est gauchie, et à chaque ligne il faudrait ajouter une note qui rectifie. Ce fameux sourire, si spirituel, c'est tout de même le sourire du menteur professionnel. « Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours... Mentez, mes amis, mentez, je vous le rendrai dans l'occasion. » Non pas dans l'occasion, mais chaque jour, et il ne ment pas seulement aux grands de ce monde, ce qui serait sans doute excusable car ils peuvent se défendre, mais à tous les autres, aux petits, aux naïfs, à cette *canaille* qui, dit-il, « est et sera toujours la même », à ce qu'il nomme le « sot peuple », qu'il faut « séparer des honnêtes gens pour jamais ».

Et l'honnête homme qu'il est, singe la Religion. A Pâques 1754, il communie à Colmar, « les yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre ». Et la sienne donc ? Quelle figure faisait-il là ? Des deux, quel était le plus méprisable ? A Ferney, il communie de nouveau, en grande cérémonie, en 1761, en 1768, en 1769. Le châtelain entouré de son peuple, fait ses Pâques, riant sous cape. « Si j'avais cent mille hommes je sais bien ce que je ferais, mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. » Mais la religion, en ce siècle incrédule, était-elle si puissante et si dangereuse qu'il ait fallu une armée pour vous protéger de la Sainte Table ? A cette époque, le roi *Très Chrétien* lui-même ne communiait qu'à l'article de la mort, et je ne

sache pas que le baron d'Holbach, ou d'Alembert, ou Diderot, aient eu recours à ces singeries. Mais elles amusent Voltaire. Elles font partie de cette poudre aux yeux qu'il faut jeter aux sots, et on en rit ensuite avec les autres, qui ne sont pas dupes. Il signe ses lettres au cardinal de Bernis : « Frère Voltaire, capucin indigne. » A tous ses amis, il raconte qu'il a reçu des lettres patentes de capucin, qu'il est fils spirituel de saint François, par la grâce de saint Cucufin. Il bénit ses correspondants, et les assure qu'il pense à eux au pied du crucifix. Il trouve la plaisanterie si drôle qu'il rabâche et radote, et tout le monde y a droit. Dieu ! qu'il est plaisant de rire de ce sale Juif, crucifié par les Romains. Pas un instant Voltaire ne songe que saint François d'Assise qui saignait d'amour pour le Christ n'était peut-être pas si ridicule, et que le sot ici, ce pourrait être Voltaire.

Sans doute faut-il se souvenir de l'Église qu'il avait sous les yeux. « Quand les Anglais, écrit-il, apprennent qu'en France des jeunes gens connus pour leurs débauches, et élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit et se nomment hardiment les successeurs des apôtres, ils remercient Dieu d'être protestants. » Le vrai christianisme devait exister encore, même à Rome, mais au fond de quel couvent, et chez

quelle religieuse chargée de la vaisselle, chez quel vieux frère soigneur de cochons? Voltaire n'a jamais été si loin. Le cardinal de Bernis, le cardinal Dubois, et quelques autres Éminences de même farine, avec lesquels il était au mieux, étaient autrement visibles sur le théâtre truqué de ce monde. Voilà la légèreté de Voltaire, qui m'éloigne de lui : il parlait sans cesse de religion, bouffonnait à ce propos, sans se douter qu'avec toutes ses références bibliques, il parlait en ignorant. L'Église du Christ, ce sont les saints qui la perpétuent, non les cardinaux et les papes, qui sont comme ils peuvent.

Je n'approuve pas davantage cette perruque Louis XIV qu'il porta toute sa vie. Il était convaincu, et enseignait, que le Grand Siècle avait proposé des modèles qu'on devait copier sans se lasser. Aussi écrit-il des tragédies où il croit continuer Racine et Corneille, des épîtres, des odes, des épopées. Ce qu'il réussit est presque en marge de son œuvre : des contes, des lettres, des libelles, des *facéties*. Lorsqu'il entreprend ce qu'il tient pour une grande œuvre, c'est un pastiche. Il passe sa vie à compter les pieds des alexandrins, envoie à ses correspondants des strophes corrigées et améliorées, navrantes de platitude, et jusqu'au bout se prend pour un poète, quand il n'a jamais fait que des bouts-rimés. Le prince de Ligne, un de ses grands admirateurs, remarquait « son manque de goût pour les beaux-arts ». Il était incomparable dans la raillerie, l'attaque, le persiflage, mais qu'on

JOSÉ CABANIS

Plaisir et lectures

★★

Qu'est-ce qui fait courir Cabanis ? le plaisir... Ici, les plaisirs de la lecture. Plaisir de reconnaître entre toutes la voix de chaque écrivain jamais semblable à aucune autre; plaisir d'approcher ses secrets : ceux qu'il confie, ceux qu'il révèle sans le vouloir, ceux qu'il cache, car personne ne peut vraiment tout dire; plaisir de guetter et de débusquer, au tournant d'une phrase, des *bonheurs d'écriture*.

Ainsi Cabanis nous fait signe, nous emmène à la découverte, à la promenade : dans les allées Chateaubriand, les chicanes Henri Guillemin, le massif central Balzac, les souterrains Baudelaire, le maquis Proust où l'auteur s'avance masqué, les bosquets imprévus et charmants de l'habituellement austère Taine, les perspectives (religieuses) du parc Mauriac, la nuit des arbrisseaux d'Aragon — parmi les objets de Robbe-Grillet et les mots de Queneau (« *prends ces mots dans tes mains et vois comme ils sont faits* »), — et jusqu'à piétiner les plates-bandes Pontmartin, soldat inconnu de la critique militante que Cabanis ici tire sévèrement d'un juste oubli.

Maintenant, lecteur, à toi de jouer et de prendre ici tes plaisirs : entendre la voix unique de l'écrivain, surprendre ses secrets, et quant aux *bonheurs d'écrire*, on en a mis partout. Cabanis n'a pas écrit pour toi, car, dit-il à la fin de son livre, « *l'écrivain ne pense à personne quand il écrit, ce serait tricher. Mais son prochain livre sera ouvert par des mains amies, et ce qu'il a écrit fera rêver quelques têtes et battre quelques cœurs. C'est pourquoi la vie d'un écrivain telle que je l'imagine est une belle vie.* »

nrf